

# LA GAZETTE DE LA LUCARNE

## La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX<sup>e</sup>  
tél./fax 01 40 05 91 51  
courriel : lalucarne@alicepro.fr  
site : http://lucarnedesecrivains.free.fr

Une plume de mouette  
dans un os de seiche :  
voilier d'enfant

Daniel Py  
*La rumeur du coffre à jouets*  
éd. L'Iroli



14 mars 2009 – 2<sup>e</sup> année – N° 13  
Sainte-Mathilde

À la Sainte-Mathilde, ne bois que du Mouton-Rotshchild

1,50 €

## Sal(u)ons le livre !

par Anne de RANCOURT

**V**OUS CONNAISSEZ Chaligny ? Et Longuyon ? Hagondange peut-être ? Près de Talange, Florange, Hayange, Morhange ; bref, dans la vallée des *-ange*. En Moselle. En province, loin de Paris, loin DU Salon du Livre. Et pourtant on y célèbre le livre aussi, là-bas : j'ai envie de célébrer ces passionnés du bouquin, ces enthousiastes de la page écrite, ces dingues de la plume, libraires ou bénévoles dévoués.

Au mois de février, tiens, si vous avez le bonheur d'être invitée (le *-ée* s'impose) au Salon du livre féminin d'Hagondange, vous vous rendez à la salle Gaston Lamm, salle polyvalente derrière la salle de sports. Vous attendez nerveusement en tordant votre mouchoir, pressée de savoir si vous avez été sélectionnée pour recevoir le prix de la ville d'Hagondange.

La lauréate est souvent une petite dame qui a attendu nerveusement en tordant son mouchoir, émue et surprise d'y entendre son nom ; écarlate, elle se lève comme un robot, assure qu'elle ne s'y attendait pas du tout du tout : c'est vraiment à tout hasard qu'elle est allée chez le coiffeur, par

nécessité qu'elle a acheté ces escarpins trop hauts pour elle, au cas où qu'elle a rédigé ce *Je serai brève, un tout petit mot* pour dire combien cette surprise – mon Dieu mon Dieu quelle surprise ah mais ça alors quelle surprise – l'a surprise.

Cette année, l'auteure lauréate, la reine d'Hagondange, c'est Monique Archen pour *La Figure sur le masque* (éd. Persée).

Monique, jeune fille de bientôt 59 ans, a écrit là un premier roman qui se voit à juste titre reconnu par un prix. Monique existe, je l'ai rencontrée. Ça vous épate, non ?

L'émotion qu'elle a ressentie était authentique ; il faut lire son livre comme elle l'a écrit : avec sincérité, générosité, sans espérer obtenir le prix de la ville d'Hagondange. Je n'en dis pas plus, car je compte sur votre curiosité de lecteurs ouverts à la littérature, sans œillères parisiennes, n'est-ce pas ?

L'émotion de Monique Archen m'a réellement touchée, tout comme me touchent ces organisateurs (plus souvent *-trices* du reste) bénévoles des salons de province, qui se démènent

### à lire dans ce numéro

- page 2  
Luc Périno, *Le débat d'Oxford et les créationnistes*
- page 3  
Nicolas Gonzales, *Échouée*  
Pierre Merle, *Mon pote le Nobel*
- page 4  
Alain J. Calvayrac, *Libre tout simplement*  
Lise, *En passant devant*  
Jean-Baptiste Féline, *Vocation*
- page 5  
Bernard Gasco, *Lettre d'un artiste inconnu...*
- page 6  
Bruno Testa, *Robert la vigne*
- page 7  
Jean-Pierre Mesnard, *Diable !*
- pages 8 et 9  
Paul Desalmand/Lydie Itsouomb, *Roman par lettres* (à compléter)
- page 9  
Sylvie Hérout, *Lettre du boulanger à sa belle*
- page 10  
Jean-Pierre Hilaire, *Léonardo*
- page 11  
Paul Desalmand, *Pour écrire un poème*
- AGENDA ET EXPOSITIONS
- page 12  
Yves Reynaud, *Le ciel dans l'eau*
- À LA LIBRAIRIE

pour que vive le livre jusqu'au fond des bourgades pluvieuses et venteuses. Parce qu'il n'y a pas que Paris...

Qui d'entre vous est déjà allé(e) au Salon du livre féminin d'Hagondange ? Qui a déjà applaudi Monique Archen ?

# Le débat d'Oxford et les créationnistes

par Luc PÉRINO

LE PROCÈS DE GALILÉE en 1633 et le débat d'Oxford en 1860 sont certainement les deux plus célèbres des affrontements frontaux entre la science et l'Église.

Le procès de Galilée est le plus connu, car il est le plus ancien, et aussi parce que l'Église du XVII<sup>e</sup> avait un pouvoir politique que n'avait plus celle du XIX<sup>e</sup>. Si cela avait été le cas, Darwin aurait été emprisonné ou brûlé.

Galilée s'est attaqué au dogme du géocentrisme et Darwin à celui de l'anthropocentrisme, tous deux défendus par l'Église. Ensuite, le géocentrisme a été définitivement écarté en 1992 par les excuses officielles du pape, alors que le dogme de l'Homme créature divine, exempte des lois de l'évolution est encore loin d'être abandonné. Tout au plus, le créationnisme absolu qui faisait une lecture fondamentaliste de la Bible en admettant la création de toutes les espèces pendant les six jours de la Genèse a été remplacé par la théorie de « *l'intelligent design* » qui accepte les lois de l'évolution mais sépare l'homme, seule espèce pour laquelle il y aurait un déterminisme incompatible avec le hasard darwinien.

Personnellement, après avoir longuement travaillé sur le débat d'Oxford dans mon ouvrage *Darwin viendra-t-il ?*, je suis assez surpris de cet abandon des dogmes par l'Église. Cela peut paraître étonnant, et je dois m'en expliquer.

Si un homme de foi peut comprendre le repentir du pape au nom de l'Église pour avoir torturé moralement et physiquement Galilée, il est surprenant qu'un homme de religion puisse accepter l'abandon d'un dogme. À l'inverse des théories, les dogmes sont insolubles dans le temps, dans l'expérimentation et dans la controverse. Abandonner un dogme pour une raison scientifique me paraît être une erreur stratégique aussi discordante que d'abandonner une théorie scientifique pour une raison dogmatique. Les deux magistères, celui de la science et celui de la religion, n'ont de raison sociale et culturelle que s'ils maintiennent la cloi-

son absolument étanche entre les deux. Chacun des mots d'un magistère perd tout son sens lorsque l'on tente de l'appliquer au magistère de l'autre. Un scientifique se couvrirait de ridicule à vouloir démontrer scientifiquement l'impossibilité de l'Immaculée Conception. L'Église se couvre trois fois de ridicule lorsqu'elle fait la même chose en sens inverse. Premièrement, elle oppose un dogme par définition irréfutable à une théorie scientifique dont l'essence est de n'être réfutable que par la science elle-même. Deuxièmement, elle utilise son pouvoir temporel, ce qui a pour corollaire tacite d'accepter une faiblesse de son pouvoir spirituel. Troisièmement enfin, la pire de toutes les erreurs, elle bricole ses propres dogmes pour les rendre plus compatibles avec les nouvelles données de la science. Personnellement, le dogme du géocentrisme ne me choque pas, car la science ignore toujours quel est le centre de l'univers, et s'il y en avait un, il ne me dérangerait pas que l'Église maintienne le géocentrisme, qui me paraît théologiquement compatible avec le dogme de l'anthropocentrisme. Puisque l'homme est la créature de Dieu, il est logique que son lieu d'habitation soit le centre de l'univers divin. Enfin, la politique des Églises est encore plus catastrophique lorsqu'elle bricole le dogme de la Création des espèces. Peut-on imaginer un texte d'une force poétique et symbolique plus belle que celui de la Genèse ? Le grand Newton lui-même, homme de foi, expliquait que les lois de l'univers qu'il avait découvertes par sa science avaient été interrompues par le Créateur pendant le temps de la Création des espèces, et qu'il les avait remises en marche ensuite. N'est-ce pas là un Créateur infiniment puissant, celui qui peut interrompre

les lois des hommes pour faire intervenir les siennes lorsque cela lui chante ? Je pense qu'une Église servant ce Créateur-là serait bien plus crédible qu'une Église qui bricole en toute hâte les dogmes pour essayer de rattraper la science.

Décidément, chaque tentative de sortie de son magistère est hasardeuse pour le maître, dangereuse pour la société et calamiteuse pour le magistère lui-même.

La science a fait les mêmes bêtises en voulant trop vite appliquer le darwinisme au champ social, ce qui a engendré le fort mal nommé « darwinisme social » et les terribles génocides du XX<sup>e</sup> siècle.

Les nouvelles péripéties politiques actuelles de *l'intelligent design* et la résurgence réelle des guerres de religion rendent une surprenante actualité à ce légendaire débat d'Oxford. L'argent semble couler à flot pour les différentes Églises, et encourage leurs mentors à sortir une nouvelle fois de leur magistère. Pour les scientifiques, il n'est évidemment pas de réponse plus sage que de se cantonner dans le leur.

Science et religion sont les deux faces inconciliables de l'humanité. Les hommes ne cesseront jamais ni d'explorer industriellement leur environnement physique, ni de s'interroger obsessionnellement sur son origine. Pour tenter de mettre tout le monde d'accord, nous pouvons construire deux assertions permettant à chaque camp de ne pas sortir de son magistère. En termes purement darwiniens ou crûment évolutionnistes, nous pourrions dire que si l'humanité n'arrive pas à survivre à l'idée de l'absence de Dieu, c'est que la conscience aura été une impasse évolutive. En termes purement théistes ou crûment théologiques, nous pourrions dire que, si la matière, en se complexifiant,

a réussi à fabriquer la conscience et l'idée de Dieu, c'est que cette conscience et cette idée étaient inhérentes au devenir de la matière.

Les théories de Darwin, exposées pour la première fois lors de ce fameux débat d'Oxford, avaient déjà ces deux assertions en germe. Et Darwin, dans sa grande sagesse, n'a jamais cherché à sortir de son magistère.

Neuf fois aujourd'hui  
mon fils m'a servi  
une soupe de cailloux et de fleurs  
Thierry CAZALS



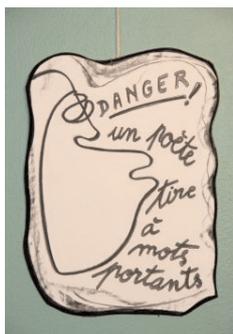
## Mon pote le Nobel

par Pierre MERLE \*

### Échouée

Assis au bord d'une fièvre  
J'en savoure l'excès  
L'aisselle dévoilée elle creuse  
L'arène de sel  
Le frisson de sa danse distille l'arôme  
d'un cantique  
L'ivresse devient précieuse  
Douloureuse presque  
À peine  
Le temps comme une cage ouverte  
Pend  
Les pieds trempés d'ennui  
J'arpente en ruines l'éveil  
Paupières agrafées  
Un morceau de visage entre les doigts  
Discrète la nuit se dénude  
D'une main fraîche soulève son aube  
Et lâche le fil de l'astre  
Maintenant perché comme  
Un ballon gonflé d'or  
Lui vernit de rouge la steppe  
Et perce les poches de sommeil  
soufflées  
En bord de lit ma fièvre  
Échouée  
Vomie comme une algue  
Inquiet je m'isole drapé de sable  
L'estampe des cernes  
Encore tiède

Nicolas GONZALES



C'ÉTAIT UNE LETTRE de lecteur toute simple que m'avait fait suivre mon éditeur. Elle me parlait de mon dernier bouquin et commençait dans les tons sympas, de ceux qui font généralement frétiller tout auteur normalement constitué. Et puis arriva le dernier paragraphe avec, à la clé, un changement de programme qui, je dois l'avouer, me fit monter le rouge au front. J'explique : virant soudain moqueur, mon lecteur me demandait si j'avais quelque chose contre le prénom Gilbert, précisant dans la foulée que si tel était le cas, il me saurait cependant gré de ne pas rebaptiser à ma guise l'auteur de *Chiens perdus sans collier*, pour ne citer que ce titre-là.

Panique à bord ! Je saute aussi sec non sur mon babillard mais sur mon ordinateur, l'allume, vais renifler du côté de « Cesbron »... et pan ! J'y évoque bel et bien « le romancier et essayiste Robert Cesbron ». Catastrophe ! Je regarde bien où se situe l'écharde et me précipite ce coup-ci sur le livre, des fois que le correcteur aurait repéré ce qui, hélas, m'avait échappé, à moi, en corrigeant les épreuves... Enfer et damnation ! Il n'a rien repéré du tout, et la connerie est là, bien noire sur blanc, bien grasse, bien étalée, bien obscène. Putain, la honte !... D'autant que je suis de ceux qui ont notamment goûté son fameux *Journal sans date* et bien aimé son *Don Juan en automne*...

Enfin, bref, le rouge au front évoqué plus haut s'était installé et ne s'en irait pas, probable ! Mais qu'est-ce

qui m'avait pris ? Je sais bien que j'ai des relations délicates avec le prénom Robert, mais ce n'est pas une raison pour le laisser s'immiscer en chanfrein sous ma modeste plume. J'en étais là de mon désarroi lorsque finit par venir à moi la délivrance.

Quelque temps plus tard, en effet, je lisais, peinard, *Le Chercheur d'or* de notre dernier Nobel, J.-M. G. Le Clézio (que, à part *La Ronde et autres faits divers*, j'avais jusque-là, je le reconnais, assez peu pratiqué), lorsque soudain, au bas de la page 30 : « Mam nous lit les histoires de l'Écriture sainte, la tour de Babel, cette ville dont la tour allait jusqu'au ciel. Le sacrifice d'Abraham, ou bien l'histoire de Jacob vendu par ses frères. » Mais... mais c'est Joseph, l'un des fils de Jacob, qui est vendu par ses frères ! Pas Jacob !... Je le confesse, jamais, sans doute, lâche et mesquine jouissance ne fut aussi jubilatoire. Le Nobel s'était gouré, lui aussi ! Mais à lui, on n'a rien dit. Forcément, sans quoi il aurait corrigé dans les éditions ultérieures. Qu'importe ! ma glissade Robert/Gilbert s'évaporait littéralement devant son passe-passe Jacob/Joseph qui est, surtout vu d'un siècle qui semble bien vouloir se la jouer mystique, d'une autre farine ! Mais quand même, si je voulais positiver, je serais presque tenté de dire que c'est plutôt chouette, dans le fond, quand on fait soi-même profession de noircir de la pagette, de se sentir soudain si proche d'un prix Nobel de littérature !

\* Prochain ouvrage : *Bréviaire du misogynne*, éditions de l'Archipel (en avril).

## Libre tout simplement

Les yeux rivés au sol, il marchait  
en zigzagant  
le long d'une ligne droite imaginaire.  
Son regard s'échappait parfois vers des  
arabesques complices.  
Il maugréait.  
Son visage n'exprimait pas la tristesse,  
ses yeux brillaient d'un sourire malicieux  
qui cachait une intelligence  
dénuée de prétentions.  
Il traversa la rue devant les klaxons  
et les coups de freins hargneux.  
Sur la grille au souffle chaud  
et à odeur de métro, il s'assit lentement,  
sortit de sa large poche un litre de picrate  
et alluma un mégot.

À ses pieds la dernière édition du *Monde* :  
LES ANGOISSES DES DÉMOCRATES AMÉRICAINS.

Alain Joseph CALVAYRAC

matin de rentrée –  
dans le pot à confiture  
chenilles et chrysalides

Éric HELLAL



## En passant devant

En passant devant chez toi,  
J'ai vu une oie  
Qui dansait la Samba  
Avec un putois.  
En passant devant chez lui,  
J'ai vu un canari  
Par le froid amaigri  
Qui courait après Lilly.  
En passant devant chez vous,  
J'ai vu un hibou  
Qui me faisait coucou  
D'un arbre en caoutchouc.  
Mais en passant devant chez moi,  
Je n'ai rien vu.

Lise

## Vocation

par Jean-Baptiste FÉLINE

UNE VOCATION est un appel. Cet appel se manifeste relativement tôt dans une vie. Mais la liberté de chacun veut que l'on y réponde à son propre rythme. Certes, tous entendent la musique, mais alors que certains regardent par la fenêtre pour découvrir l'ambiance, d'autres auront déjà fracassé la porte d'entrée. Ainsi, certains entament leur œuvre dès la première gifle reçue d'un camarade au collège, tandis que d'autres hésitent encore après trois mariages et huit métiers.

Les vocations sont toutes différentes, car il n'y a pas deux façons identiques d'y répondre. Cette absence d'uniformité est profondément réjouissante. Moi, j'ai découvert que j'étais un écrivain le jour où j'ai enfin compris que je n'étais pas un juriste.

J'avais pourtant tout fait pour être juriste. Après le baccalauréat, j'avais décidé de m'assommer avec cinq années de droit. Je pensais que les codes

rouges et bleus, les travaux dirigés, les galops d'essai, les examens semestriels, écrits et oraux, auraient raison de mes aspirations littéraires. Peine perdue. Je regardais par la fenêtre et me débrouillais parfois, un hiver ou un été, pour écrire une nouvelle sur un coin de table. En général, c'était quand je devais absolument réviser. J'ai tout de même obtenu les diplômes. Mon front ainsi marqué du sceau académique, j'ai pu intégrer des entreprises et travailler. Tout allait bien. Je me croyais juriste, et pensais sincèrement que je pouvais m'en sortir ainsi, sans répondre à ma vocation. Après tout, il existe des appels sans réponse, des vocations qui finissent par mourir. Cela aurait pu m'arriver.

J'ai été écarté récemment de mon dernier poste. Ce n'est qu'une banale péripétie dans la vie d'un homme. Ce qui l'est moins, c'est que mon ancien directeur juridique, parmi d'autres rai-

sons dérisoires (« pas rasé de façon impeccable, pas assez intégré dans l'équipe, pas assez enthousiaste dans le travail »), a justifié sa décision ainsi : « Quelqu'un m'a dit que tu n'avais pas l'air d'un juriste... » C'est véridique, et je tiens à préciser qu'il s'agit d'une société cotée. Ils n'ont pas regardé ma compétence mais mon apparence.

J'ai cependant confiance dans le jugement des gens, car ils sont lucides et bienveillants, n'est-ce pas ? Alors, si cette personne que je ne connais pas me connaît si bien, si ce quelqu'un lui a dit que je ne faisais pas juriste, c'est que je ne dois pas en être un. Et si je ne suis pas juriste, je deviendrai un écrivain. J'ai une vocation qui m'attend. Sur tous les signes que la vie m'a envoyés jusqu'à ce raconter, je bâtirai mes nouvelles ambitions. Je l'annonce dans *La Gazette*, car j'ai trop souvent remis mes travaux à plus tard, et trahi ma parole dans le secret. Peut-être n'oserai-je pas la trahir en public ? J'attends le jour où, plein de joie, je pourrai lire enfin dans le journal : « Ce Féline ne fait pas écrivain. » Je saurai que j'en suis devenu un.

Nous venons de recevoir cette lettre d'un inconnu :

## Lettre d'un artiste inconnu...

L'artiste inconnu est un être abject. Personne ne le connaît et, surtout, personne ne veut le connaître.

Le cas abordé aujourd'hui, ici, quasiment au hasard, est celui de l'inconnu qui peint ou écrit, dans la situation extrême, qu'il doit absolument dissimuler, où il se livre concomitamment à ces deux extravagances d'inconnu. Dès qu'il en est soupçonné, on le fuit, on l'exècre, les plus compatissants posent sur lui un regard désemparé, flattent son encolure de ce geste généreux qui signifie qu'ils lui pardonnent. S'il peint, on sourit ; s'il écrit, on rit franchement. Bien qu'inconnu, il a toujours quelques relations qui lui font bonne figure, mais il perçoit vite que c'est plus pour sa compagnie que pour ses œuvres, assimilées à des ouvrages de dame sans conséquence. L'expérience de ces deux regrettables manies – peindre et écrire – d'inconnu dépourvu de la plus élémentaire éducation a ceci d'intéressant, il faut me croire, qu'elle permet de faire une distinction : si « les autres » supportent avec sang-froid les œuvres picturales de l'inconnu, défilent calmement devant ses *Anémones* ou *Paysage du Berry*, l'annonce qu'il a écrit un livre provoque une panique, en tout cas un désarroi, comme s'il s'agissait d'obsèques auxquelles il faudra se rendre pour la seule raison que l'on a entretenu pendant des années des relations avec des gens désagréables, méprisés depuis toujours... Les sourcils se froncent.

La peinture de l'inconnu peut distraire car l'inconnu a libre accès aux couleurs, le jaune, le bleu, le rouge, qu'il peut barbouiller avec du blanc pour faire comme un vrai peintre, alors que le livre de l'inconnu insupporte, tel l'acte incongru d'un ami invité enlevant son pantalon au vestiaire après son chapeau et son manteau, avec la circonstance troublante, déstabilisatrice pour son entourage, que jusque-là rien ne per-

mettait de soupçonner qu'il était fou. En effet, l'injure faite par « l'écrivain » inconnu à son cercle, restreint Dieu merci, est qu'il faut lire son livre, même si d'aucuns, quelquefois les plus proches, lui confirment, toujours en riant, qu'ils ne le liront jamais, que d'ailleurs, il ne peut sérieusement le contester, ils ne s'y étaient pas engagés.

Je sais de quoi je parle : inconnu du monde entier et de tous, je peins et j'écris...

Inutile d'être modeste, impossible même, puisque la modestie est une qualité dont l'inconnu est privé *ab initio* – oui, certains inconnus se sont vernis de latin à la cuisine... Je pourrais être l'Inconnu en chef, une sorte de monarque des inconnus, si l'énorme pâte molle des inconnus permettait de les distinguer entre eux, ce que la nature même de leur consubstantialité interdit.

Passons sur le fait que l'inconnu est souvent inconnu de ses plus proches... De papa-maman, au point qu'il aurait eu quelquefois intérêt à n'en point avoir... De ses frères et sœurs, redoutables concurrents d'héritage... De ses amis, terrifiants aveugles, sourds mais pas muets dès qu'il s'agit de débattre sur un début d'opinion qui ne serait pas la leur... De sa concierge, alors qu'il couche avec elle... C'est ainsi. Des inconnus devenus célèbres ont dû se tourner précipitamment vers encore plus bas qu'eux, les animaux, les malades, certaines personnes du sexe, lamentables exceptions égarées par une considération mal placée, dont ils acceptent le soutien par lassitude, reconnaissance du chien blessé dont quelqu'une accepte de lécher les plaies... Puis ils se marient.

Restons-en donc à la réflexion de base : à savoir que l'inconnu est un

fumier, une ordure, glaire de caniveau, personnage odieux qui prétend intéresser alors que personne ne le connaît. Peu chaut de savoir d'où vient l'inconnu, qui il est, où il va, dès lors que l'on pense qu'il ne s'assiéra jamais à la table des connus puisqu'il est inconnu... Ces connus dont la qualité et le souci sont de l'être puis, probablement, car je n'en suis pas là, oh que non, de le rester. Alors que rester inconnu n'exige guère d'efforts, aucune compétence particulière dans aucun domaine, seulement de l'honnêteté, de la loyauté ; qu'il n'existe aucune formation d'inconnu, aucun diplôme, aucun C.A.P., pas même un baccalauréat facile, pléonasmie, qui serait celui de l'Anonymat.

L'épouse de l'inconnu s'irrite... « Tant qu'à te livrer pendant des heures à des activités de connu, débrouille-toi pour le devenir », lui lance-t-elle depuis ses fourneaux... Il apparaît alors clairement à l'inconnu qu'il doit « faire quelque chose » qui soit différent de la peinture ou de l'écriture... Quoi ? La réponse est simple : se faire connaître, puis il pourra enfin peindre, écrire, rêver, se rappeler le temps de son inexistence, avant sa naissance, dans le ventre de sa maman Indifférence, près de son papa Qui-c'est-celui-là, sous l'œil consterné de sa sœur Je-veux-pas-de-petit-frère. L'inconnu médite sur la cote des aquarelles de M. Adolf Hitler et les tirages que feraient les mémoires de Landru. Pendant ce temps-là, au moins, l'inconnu ne peint ni n'écrit, ce qui rassure sa famille, son confesseur, son avocat... Provisoirement ? Sera-t-il enfin raisonnable, c'est-à-dire commencera-t-il par être enfin connu ? Mais comment ? Il médite...

Cordiales salutations,

Bernard GASCO \*

\* Vient de publier *Montorgueil Café* aux éditions de l'Odéon.

**T**OUS LES ANS à la même date, Robert débarque de son bled du côté de Beaujeu pour vendre son vin nouveau. C'est devenu un rite. Il vient livrer quelques clients et puis on fait la fête. Il arrive avec du lourd : le roulé, le fromage au moût de raisin, le fromage fort, le saucisson chaud, le saucisson froid, le pain au vin, le vin sans pain. Rien à voir évidemment avec les régimes sans matière grasse que l'on vous vend dans les magazines. Là, le cholestérol, on ne peut pas dire qu'il soit abstrait. Même un aveugle le reconnaîtrait, en braille.

Robert, c'est pas exactement le vigneron tel qu'on l'imagine, barbu, rigolard, qui se tape sur le ventre. Non qu'il n'aime pas la fête et la compagnie. Qu'il ne se déride pas après quelques libations. Mais sa nature première serait plutôt la tristesse. Il a la vigne mélancolique, le cep dépressif. Au fond, la campagne n'est pas faite pour lui. Elle le terrasse, l'accable, lui donne des mauvaises pensées sur la fuite du temps, l'inanité des choses. Surtout l'hiver. Tous ces ceps noirs fichés dans la terre, sans feuille et sans raisin, ne dirait-on pas qu'ils marquent des tombes ?

Robert s'ennuie dans son village qui ne compte que 120 habitants, 119 quand il part. Là, de ma fenêtre qui donne sur le boulevard, à trois pas du Moulin-Rouge, à deux pas des 2 Ânes, il n'en revient pas. Tous ces cars de touristes, allemands, italiens, japonais ! En cinq minutes, il vient de voir plus de monde que chez lui durant toute une année. De quoi donner le tournis. Du coup, il regarde partout quand on se promène à Pigalle : les putes, les saucisses frites, les godemichets en vitrine. Un véritable bambin fureteur !

Mais avant ça, il lui faut s'acclimater. Une transplantation trop brutale pourrait le tuer. On discute donc, doucement, de choses et d'autres. Des mots suivis de longs silences. C'est son style, à Robert, le silence. Il lui faut du

## Robert la vigne

par Bruno TESTA

temps avant de retrouver la parole. Normal. Dans sa campagne, la parole, on l'économise. D'abord, parler à qui ? Quand on est tout seul dans la vigne en hiver, on ne risque même pas de causer aux moineaux, vu qu'il y en a pas. Et puis les gens que l'on rencontre au détour d'un chemin sont méfiants. Ils n'ont pas que ça à faire. Parler, c'est un métier de fainéant. Ou alors, on parle par politesse, pour ne pas faire le fier. Avec le boucher, ou la boulangère qui vend la presse et tient aussi le bar du patelin. Mais ce sont les mêmes paroles répétées tous les jours de l'année. On les dit sans y penser. Comme ces pièces que l'on a dans la poche pour acheter son journal. Tandis que là, à décor nouveau, il faut paroles nouvelles. On n'emploie pas le même vocabulaire pour parler de la vigne à tailler que pour parler d'une jarretelle ou d'un string. La vigne demande de la précision. La lingerie de l'évasion.

C'est vrai, cela pousse à la réflexion, cette relativité des vies. Finalement, Robert, c'est un urbain qui s'ignore. Il se sent à l'aise avec le macadam, les bars glauques de la nuit. Après quelques heures passées à Montmartre, il se métamorphose. Devient prime-sautier. Ballerine de l'instant. Si ce n'était ses mains comme des pelles, ses doigts comme des saucisses, ses cuisses comme des troncs d'arbre, il pourrait presque passer pour un petit rat de l'opéra. Il oublie la glèbe, les générations qui l'ont précédé et qui vous enfoncent consciencieusement dans la terre. Il devient farceur, multiplie les apartés coquins. La nuit efface tout, remet les ardoises à zéro. C'est l'éternité de l'alcool, l'enfance dans le rire. La liberté qui surfe sur le comptoir, virevolte dans la salle,

brouille les frontières avec la fumée. On échange les tournées pour échanger des vies. La loi de l'attraction terrestre, ce soir, n'existe plus. On pourrait aller sur la lune, visiter des pays inconnus, s'envoler dans le ciel au-dessus de nous. Mais cela ne servirait à rien, puisque le monde entier est là, entièrement là.

Ah, Montmartre le revigore ! Même si les vignes sont ici miniatures, le vin pour faire semblant. Vigneron à Montmartre, voilà qui lui plairait. On peut tailler sa vigne en restant au bistrot ! Tendre une bâche au-dessus en cas de mauvais temps ! Et puis lui dont le grand-père était vigneron communiste, un vin de la Commune, ce serait une manière de conjuguer la politique et la libation. La communion en somme ! Au milieu des rires, des chansons, des travelos en goguette, des tapins de Noël. « J'aime bien ce quartier », dit-il pour conclure, en absorbant une goulée d'un mauvais vin qu'il fait pourtant tourner dans son palais à la manière d'une centrifugeuse avant de l'avalier. C'est le métier qui revient. Il veut connaître l'arôme, évaluer le corps, la cuisse.

Quand il se laisse aller, Robert, après un regard énamouré échangé avec une culotte trouée en vitrine, il vous parle de la mort. Merde ! Alors qu'on attend de lui qu'il nous grise, nous remonte le moral à coup de bacchanale. Qu'il nous chante « À Joinville le Pont Pon ! Pon ! » ou « Ah ! le petit vin blanc qu'on boit sous les tonnelles » ! Eh bien non !

La mort ! C'est ce qui l'inquiète, au fond, le mine. Pas pour lui, dit-il !

Pour qui alors ?

Pour sa famille... ses proches... la tristesse que cela causera...

Sa foi me confond. Moi ce qui m'effraye, c'est plutôt le chagrin que ça ne va pas causer. Le comment je vais être remplacé illico, le temps de décence passé. Et encore, aujourd'hui la décence, ça ne va pas chercher bien loin. Pas besoin d'acheter plusieurs agendas. Un sablier suffit. Le temps d'un œuf. Même pas dur : à la coque !

Mais moi, je suis un urbain. Je ne connais pas la tristesse qui bruine du paysage, s'infiltrer dans les maisons, déteint sur la femme, l'enfant, le

chien, les poules. Le bitume assèche tout, le cerveau et le cœur. Les lumières, les bruits, les gaz d'échappement nous font tout oublier. On meurt dans les villes autrement qu'en campagne. Zappé entre deux images, le temps d'une pub pour les assurances vie.

Mais bon, arrêtons les pensées tristes. On ne va pas parler de mort, alors que l'on est là au comptoir, que la nuit est à nous. Que ce soir le Beaujolais a rejoint Montmartre et vice-versa.

devant l'enfant  
le Père Noël drague  
la maman  
Patrick PALAQUER

## Diabale !

par Jean-Pierre MESNARD

QUELQUEFOIS, on fait des choses comme ça, on ne se rend pas compte ; après on regrette, mais c'est trop tard.

Une fois, j'étais à l'église, en train de prier...

Autrefois, je possédais l'art de la prière à fond. Spécialiste du Je-Vous-Salue-Marie, virtuose du Pater-Noster. Et le tout, en latin. Quoi de mieux que la prière en version originale pour s'attirer les faveurs des dieux.

Donc, ce jour-là, je priais. Inconfortablement agenouillé sur le prie-Dieu, les avant-bras calés sur l'accoudoir, les mains croisées avec les jointures toutes blanches tant la prière était intense, la figure ratatinée en une pieuse grimace, je me concentrais de mon mieux. Pour m'y aider, j'avais cessé de respirer. La ferveur était telle qu'un observateur attentif aurait constaté l'aura qui m'entourait et senti mes cheveux ondoyer.

Profitant d'une fraction de seconde de relâchement que je m'étais accordé pour respirer, j'ouvris les yeux ; oh ! presque rien, à peine un battement de paupière, mais quand même suffisant pour apercevoir devant moi une

forme sombre, toute tassée sur sa chaise à prier. Délaissant un instant mes invocations, je considérai la silhouette voûtée.

C'était une bonne sœur plongée dans ses dévotions. Comme elle était belle sous la lumière plongeante et multicolore du vitrail ! Dans un trait lumineux argenté, une mouche tournoyait au-dessus de sa tête, dessinant sur son âme une auréole vivante. Et le bourdonnement de l'insecte faisait écho au murmure de la nonne. Il me semblait que ses genoux ne touchaient pas le sol. On aurait pu la croire suspendue dans les airs. Il se dégageait d'elle une impression de grâce et de légèreté assez surprenante pour une femme qui devait bien peser ses cent kilos.

Chassant l'image d'un geste de la main, je repris très vite ma prière, mais le cœur et l'esprit n'y étaient plus. Je rouvris les yeux. La religieuse était toujours là. Son vêtement tombait en plis harmonieux et se répandait sur le sol comme une flaque d'encre. Et c'est alors qu'avec horreur je pris conscience de ce qui atti-



Illustrations de Patrick LE DIVENAH.

rait mon regard : sous la robe de bure, je sentais frémir le gros derrière de la bonne sœur. J'eus beau me promettre un aller simple pour l'enfer, je ne parvenais pas à détourner mes yeux de l'immonde postérieur. Il bouillonnait au fond de moi un mélange de fascination et de nausée, impossible à refroidir. Et pourtant j'ai lutté, je le jure.

J'ai essayé de m'enfuir mais je suis resté là, comme envoûté.

Et puis je ne sais pas ce qui m'a pris, un nuage est passé dans mon crâne, j'ai tendu la main et je...

L'instant d'égarement dissipé, j'ai mis ma main en bouclier devant ma tête pour parer une divine baffe. La colère céleste ne s'est pas manifestée, mais, lentement, la bonne sœur s'est retournée et elle m'a regardé avec des yeux de braise, un vague sourire au coin des lèvres.

Je me suis rué dehors en hurlant comme un possédé. Des témoins jurèrent plus tard que de l'écume me sortait de la bouche et du nez.

Dehors, il faisait beau. Il y avait du soleil, du vent, des oiseaux qui chantaient et des gens qui passaient, heureux, inconscients du danger qui leur riait au nez.

Je n'ai jamais remis les pieds dans une église.

VOUS TROUVEREZ ci-après les deux premières lettres d'un roman épistolaire. La première est due à PAUL DESALMAND, la seconde à LYDIE ITSOUOMB, romancière camerounaise. Lydie Itsouomb a notamment publié, sous le pseudonyme Jag, Un homme à tout prix (Sopecam, Yaoundé, 2006), qui a obtenu une mention au grand prix littéraire de l'Afrique noire 2008. Le lecteur est invité à écrire la troisième lettre (la réponse du mari) et les suivantes.

1

Montmartre,  
le 14 février 2009

Cher Alain,

J'ai vécu quelques mois de bonheur avec ta femme. Elle m'aimait. Et une femme qui vous aime, rien de plus confortable, parce qu'elle trouve bien tout ce que vous faites. Musil exprimait la chose en disant que l'on se rend compte qu'une femme vous aime quand elle trouve admirable que vous repreniez du gâteau ou qu'au cours d'une conversation vous admettiez ne rien comprendre à la question débattue.

Mais ce temps de l'approbation inconditionnelle venant de ta moitié est révolu. Je m'amuse souvent à un petit jeu qui est de déterminer par qui m'est arrivé le premier désagrément de la journée. Dans le passé, c'était presque toujours ma femme. Depuis quelques mois, c'est la tienne. Réveillé ce matin à cinq heures, j'ai lu mes courriels sur mon téléphone portable avant de me rendormir. Ça n'a pas manqué. Le sien était de ceux qui, parfumés au vinaigre, me gâchent la journée, quand ce n'est pas la semaine.

Picasso parlait des femmes comme de « machines à pleurer ». Moi, je dis, plus platement, que ce sont des machines à faire des histoires. On m'a dit qu'en chinois il existe un idéogramme pour désigner la femme et que, pour signifier *dispute*, il suffit de juxtaposer trois fois ce signe. Un Chinois m'a dit

## Roman par lettres (à compléter par le lecteur)

2

Romainville,  
le 13 mars 2009

Mon cher ami,

C'est tout plein de tristesse qu'Alain m'a montré ta lettre hier soir. Il l'avait depuis quelques jours, mais tu te doutais bien du douloureux combat qu'il a dû se livrer avant de s'y résoudre.

Je te savais un ignoble personnage. Avec cet acte, je te découvre plus dégoutant encore ; lâche, va ! Tu vas te demander pourquoi je me suis com- mise avec toi, sachant que tu n'étais qu'un salaud. J'ai toujours été ainsi, à m'acoquiner avec les personnes les plus inconvenantes, comme si je voulais éviter d'en tomber réellement amoureuse. Seul Alain a fait exception à cette règle, résultat : je l'ai épousé. C'est un prince, lui ; rien à voir avec le pervers que tu es. Son seul défaut est de trop s'adonner à son travail de chercheur. Et comme il n'a jamais su ni me contrôler ni me censurer, j'ai pu tomber dans le piège d'un oiseleur de ton espèce.

Tu ne te seras même pas donné trop de peine pour pouvoir profiter de mon corps bien conservé, qui te faisait oublier la masse informe de ta vieille vache de femme. Tu auras tout obtenu de moi, jusqu'à l'argent que pour toi je prenais à Alain, pour t'aider à régler les problèmes de ta vie dissolue.

Pour tout ça, je te le concède, tu peux te moquer de moi. Mais jamais je ne t'aurais permis de t'attaquer à Alain. C'est MON mari, et laisse-moi te dire que mes stupidités avec toi n'ont jamais perturbé ma relation avec lui.

Mais comme tu as osé vouloir le blesser, je vais te dire, sale cornard (tu as bien lu) ! Sais-tu où et avec qui ta Marina était lorsqu'elle a attrapé sa grippe ? Le mois dernier, elle s'était,

que ce n'était pas vrai. Possible, mais bien trouvé \*.

Jean-Michel m'a dit un jour : « À la façon dont tu parles des femmes, on se demande si tu n'es pas une tarlouze. » Ce n'est pas très bien vu. D'abord parce que les « tarlouzes », comme il dit, sont le plus souvent gentils avec les femmes et que, de plus, les femmes les aiment bien parce qu'ils ne sont pas constamment obsédés par l'idée de les circonvenir. Jean-Michel a tort. Je ne pense pas être misogynne. J'ai même écrit un livre sur l'émancipation de la femme.

Alors, tu vas trouver ma proposition paradoxale, mais j'aimerais bien que tu reprennes ton bien. Tu fais partie des êtres manquant de cette force de caractère qui permet de vivre seul. Ta femme est comme une canne anglaise sans laquelle, infirme, tu ne peux pas marcher. Il suffit d'en tirer les conséquences. Elle te décrit sous des couleurs abominables, mais maintenant que je la connais un peu, je pense qu'elle doit exagérer, pour se donner par là des raisons de te tromper. J'éprouve à ton égard, commençant à la trouver chieuse moi aussi, une sorte de solidarité. Tout ça un peu décousu pour te dire que j'aimerais bien que tu la récupères. Ce n'est pas la peine de changer. On supporte mieux une souffrance à laquelle on est habitué. Moi je reviendrai à la mienne.

Tiens, premier coup de téléphone de la journée... C'est elle... la mienne. Elle a attrapé la grippe et voudrait que je lui donne des sous.

Gérard

\* L'idéogramme 姦 formé de la juxtaposition de trois mêmes caractères 女 désignant la « femme » existe effectivement. Il signifie « bruit » dans le sens de « bruyant », « vacarme ». Le lecteur en déduira ce qu'il voudra.

à ses dires, rendue chez ses parents à la campagne, avec de l'argent que tu lui avais remis pour eux. Demande-lui donc où et avec qui elle a passé ce week-end-là. En avant-goût, je peux te dire qu'il est beaucoup plus jeune qu'elle, et encore plus profiteur que toi. Ça m'arrangeait qu'elle soit occupée par quelqu'un d'autre pendant que nous étions ensemble, donc je ne voyais pas la nécessité de t'en parler, pauvre con ! Si au moins tu avais souvent pris soin d'elle, elle n'en serait pas à s'avilir avec de jeunes bandits qui se moquent d'elle. Mais tu es toujours très préoccupé par la recherche de tes petits plaisirs égoïstes, et c'est à cause de toi qu'elle s'est ainsi amochée, à cause du manque d'amour de ta part. Tu n'aimes personne d'autre que toi-même, et tes fausses marques d'attention envers les tiens n'ont pour but que d'amadouer les personnes qui te servent à bâtir ta pseudo-notabilité.

Tu avais besoin que mon mari t'aide à te débarrasser définitivement de moi, c'est ça ? Eh bien, tu peux être content, tu vas avoir la paix. Car figure-toi que ta lettre m'a donné la rage de me sortir de cette ridicule histoire avec toi. Je crois que je vais être guérie plus tôt que je ne pouvais l'espérer de l'obsession, la possession, l'infestation même de mon esprit par ta minable personne.

Je m'étais jurée de vous pourrir la vie à ton adorable épouse et à toi. Mais finalement, je crois que vous ne méritez pas que je me donne encore du mal. Je prévoyais même de lui envoyer directement une copie de cette lettre, mais je ne le ferai pas. Je vous vois vous serrer les coudes contre l'ennemi commun. Tu vas la lui montrer toi-même, comme Alain m'a montré la tienne.

À propos d'Alain, il me charge de te dire qu'il espère avoir de l'inspiration pour répondre à ton chef-d'œuvre quand nous serons revenus de vacances, dans trois semaines.

Angéline

## Lettre du boulanger à sa belle

par Sylvie HÉROUT

JE VOUS AVOUE QUE, depuis quelque temps, je regarde mon boulanger drôlement quand je vais lui acheter un croissant. C'est que j'ai ramassé au pied de sa caisse un papier chiffonné, un brouillon, à en croire les ratures.

*Ma Chouquette chérie,*

~~Depuis que t'es partie à la campagne, je~~  
Je viens, par la présente, battre un ban aux miches... aux miches dorées, moelleuses, rebondies, que ma petite Chouquette m'a permis de turlupiner tout mon content.

Même qu'elle avait l'air d'en redemander quand je la blutais, et qu'elle a ri aux anges quand je l'ai saupoudrée de sucre bien roux, et que je l'ai goûtée de toutes parts avant de tirer ma crêpe, en lui léchouillant la cerise sur le gâteau. Dur comme un noyau qu'elle était, la cerise, et gouleyante et savoureuse en même temps.

Faut reconnaître que je ne rechigne pas à ~~la tâche~~ mettre la main à la pâte, rapport que ça me connaît, c'est mon métier.

Effeuiller la marguerite, c'est rien qu'une mise en bouche, comparé à ce qu'on déguste nous deux quand on ~~badine~~ butine le millefeuille.

La peau de ton ventre est douce... plus douce qu'un pain au lait, et le lait qui en coule goûteux comme un sirop d'orgeat. J'en mis encore sur le flan.

Quand t'astiquais ma baguette, tu te rappelles ?, moi je criais aux p'tits pâtés, tout enivré de tes sucs. J'avais qu'une envie, c'est de t'enfourner, mais j'ai différé : tout boulanger que je suis, j'ai du savoir-vivre. ~~Chez moi, pas d'éclair.~~ J'laisse pas retomber le soufflé comme ça. Pas question d'expédier la chose en deux coups de cuillère à pot. Je fouette la crème le temps qu'y faut et, quand ça retombe,

Est-ce à cause du printemps frémissant ou d'une Saint-Valentin trop bien fêtée ?

J' imagine que la lettre au propre, envoyée à sa belle, a provoqué quelque ébullition au figuré. Jugez plutôt.

*c'est qu'on en a tiré tout le crédit qu'on pouvait prétendre.*

C'est quand t'en peux plus, tellement plus que tu cries famine de toutes tes brioches gonflées vers moi, c'est là seulement que je lance la navette. Et que j't'astique la motte et que j'te joue d'la flûte et que je croque la biscotte.

Toi, pantelante, rôtie comme une petite caille, aplatie comme une crêpe, t'en étais baba. Je t'assure, complètement baba ; émiettée, rétamée, émulsionnée, esclafoutie...

Et ça, mon p'tit cœur, j'ai trop aimé. Alors, je viens juste te dire que, désormais, si t'as l'appétit pour, ce sera ton pain quotidien. Même que le dimanche, à l'heure de la messe, tu boufferas de la religieuse, tu verras. Je te promets de nouvelles gourmandises. Et pour commencer, je te ferai un truc - et t'aimeras ça -, un truc de ma spécialité qu'tu ne connais pas. Le coup du macaron, ça s'appelle. Mon chou, j'te dis qu'ça. Après, j'te garantis, t'es pas près de changer de crèmerie.

Ton Croquant

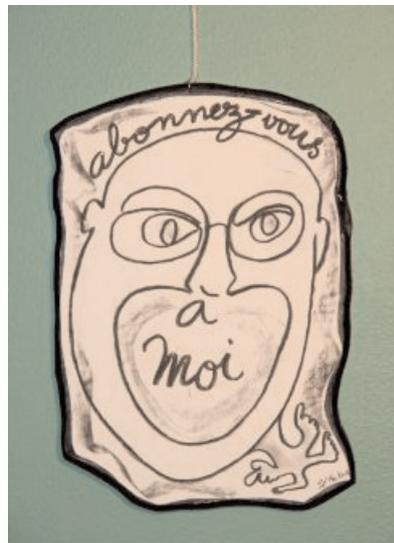


# Léonardo

par Jean-Pierre HILAIRE

LE MANUEL D'ANGLAIS ouvert sur la table de la cuisine, il regarde consciencieusement les signes cabalistiques qui servent de légendes aux images et essaie désespérément de rédiger les réponses aux exercices donnés en devoir. L'heure est grave, c'est le premier devoir d'anglais de la classe de sixième, intégrée quelques jours plus tôt. Ce grand garçon maigre et longiligne a été tout de suite mis à l'écart par ses camarades qui ressemblent à des nains à côté de lui. On s'en moque légèrement mais sans trop insister, au cas où il lui viendrait à l'esprit d'asséner un mauvais coup. La blouse ne lui sied guère mais elle ne dépare pas dans la grisaille générale. Il est entré dans un nouveau monde un peu terrifiant. La rassurante présence de la maîtresse s'est démultipliée en autant de figures nouvelles, hommes et femmes, ecclésiastiques en soutane, sans parler des surveillants aux postures militaires qui ne tolèrent aucun manquement à la discipline. Le plus impressionnant de tous est sans conteste le professeur d'anglais, un grand escogriffe chevelu en costume-cravate qui parle français avec un accent étrange. Il manifeste d'emblée sa mauvaise humeur et son mépris à l'endroit de ses ouailles. Léonardo de Sachs, tel est son nom, est professeur en classe terminale et tient à le faire savoir à ces misérables vermisseaux de sixième à qui il condescend à faire cours. Que ne peut-il, ce nouvel élève, se rendre invisible ou se cacher sous

le pupitre. Plût au ciel qu'il ne soit pas interrogé et se souille de terreur. Vous imaginez la honte ! Tout d'un coup, il n'entend plus un traître mot de ce que dit le professeur. Est-ce donc cela l'anglais ? Jamais au grand jamais, il ne pourra parler cette langue. Mais le pire est à venir. Tous ces garçons mal dégrossis, certains timides, beaucoup mal dans leur peau, retiennent leur



souffle ce lundi. M. de Sachs rend les cahiers et le premier devoir. Avec un sourire sadique, il annonce triomphalement que les notes sont déplorables et qu'il a honte pour nous. Les noms s'égrènent, et les élèves apeurés viennent à pas de loup chercher le cahier que leur tend dédaigneux le professeur par accident. Léonardo se passerait volontiers de s'abaisser au niveau de ces crétins. Il est chanteur lyrique, baryton, mais cela ne suffisant

pas à faire vivre son homme, il en est réduit à enseigner l'anglais au collège des Jésuites. Tous les cahiers ont été remis à leurs propriétaires à l'exception de celui de la grande gigue, et ce dernier sent sur lui des regards pesants. Ce professeur artiste n'a pas oublié ni perdu le précieux document. L'explication est tout simplement que ce mal dégourdi de collégien novice n'a pas encore réussi à se procurer l'instrument de travail idoine exigé par le maître. Est-ce masochisme bien involontaire de la part de celui qui ne rêve que de se faire oublier, ou un acte manqué ? Coup de théâtre : de Sachs ménageant ses effets en artiste consommé utilise ses doigts comme des pinces et soulève majestueusement un protégé-cahier d'où choit une feuille de copie double dans un méchant éclat de rire général. Le maestro ramasse la feuille tel un papier gras et la lui lance dans un brouhaha de chuchotements « Il a combien, Max ? » La réponse fuse d'une table voisine de la sienne : 1/20. Mais Max s'est promis d'avoir sa revanche, et il l'aura. Quelques mois plus tard, il s'est hissé à la tête de la classe, et c'est lui que M. de Sachs sollicite à chaque cours pour lire la leçon à ses camarades éccœurés. Il s'est même pris d'affection pour ce grand dadais qu'il avait ridiculisé. C'était il y a cinquante ans à Montpellier. Ce parcours si chaotique dans l'apprentissage de l'anglais a été le mien. Depuis, je suis devenu professeur agrégé d'anglais. Je pense souvent avec un brin de nostalgie à cette période de ma vie si lointaine et pourtant si proche, et je revois Léonardo comme si je l'avais quitté hier. Qu'est-il devenu ? Est-il encore de ce monde ? Je confesse avoir cherché à le savoir sur Internet. Hélas sans résultat ! Où que tu sois, je te salue ô professeur de terminale car je me permets de te tutoyer, mon frère en savoir. Tu m'aurais donné la vocation ? Figure-toi, hasard extraordinaire, que mon fils est justement chanteur d'opéra, baryton en plus. Étrange retour des choses. Au revoir Léonardo, ou dois-je dire adieu et verser une larme attendrie ?

*Soutenez l'édition et la librairie indépendantes*

Adhérez à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement  
s'adresser à Jacques Cassaboïs  
28, avenue des Châtaigniers  
77140 Moncourt-Fromonville  
jacques.cassaboïs@orange.fr

conditions d'adhésion  
membre fondateur...1000 €  
membre bienfaiteur...500 €  
membre adhérent.....100 €

Pour adhérer,  
pensez à indiquer  
vos coordonnées :  
adresse postale,  
courriel et tél.

## Pour écrire un poème

Pour écrire un poème  
Ce n'est pas difficile mon pote  
Tu vas à la ligne  
Et tu dis ce que tu vois  
Un peu comme Cézanne  
Nous montrant des pommes

Tu peux te laisser aller  
Débloquer un peu  
Mais surtout  
N'oublie pas  
Aller à la ligne

Tu vois un cheval  
Commence

Dans ma rue  
Ce matin d'hiver  
Un cheval  
Fier de lui  
Qui  
Trottine  
Crottine  
Et disparaît

Ça y est  
C'est fait  
Tu l'as ton poème

Si tu trouves ça un peu suranné  
Remplace le cheval par une Ferrari

Paul DESALMAND

## AGENDA

### Parutions

- Aux éditions Bernard Pasquito : *Le Supplice du plan* de Didier NORDON.
- Aux éditions La Rivière échappée : *La Nuit d'un seul* de Mathieu BROSSEAU.
- Aux éditions du Revif : *Ballade des vaches guerrières* de Marco Bosonetto, traduit de l'italien par Dominique Vittoz.
- Chez J.-P. Rocher : *La Valse libertine*, roman-haïku de printemps de Claire FOURIER.
- Chez Denoël : le nouveau livre de Claude DUNETON, *La Dame de l'Argonaute*.
- Chez Le Panama éditeur : *Cueco ou la nature des choses* de Henri CUECO.
- En avril, aux éditions de l'Archipel : *Bréviaire du misogynie* de Pierre MERLE.

### Événements

- Henri CUECO expose jusqu'au 10 mai au Centre d'art contemporain de Lescombes à Eysines (198 avenue du Taillan, 33320 Eysines).
- Pierre MERLE sera l'invité de l'émission *La Vie en Bleu* le 20 mars de 10 h 30 à 11 h 30, sur France Bleu Pays de Savoie.
- Claude DUNETON, en résidence d'auteur en Lettonie jusqu'au 25 mars, donnera avec Catherine Merle *La Chanson qui mord* au Forum Léo Ferré à Ivry le 28 mars à 20 heures.
- Diffusion du film *La Consultation*, d'après les *Carnets de santé* de Luc PERINO (éd. Calmann-Lévy), en mars sur France 2 et sur Arte, avant la sortie en DVD.
- Représentations sam. 14 à 16 h et dim. 15 mars à 11 h de *Ballade des vaches guerrières* de Marco Bosonetto au Salon du Livre, stand # 63, avec Alessandra Celesia, mise en scène John McDuff, en présence de l'auteur, et de la traductrice D. Vittoz.
- Claire FOURIER signera ses livres, ainsi que celui de Jean Markale, *L'homme lesbien*, au Salon du Livre les 15, 17 et 19 mars sur le stand de Jean-Paul Rocher éd.
- Gisèle Joly, traductrice de *Dans la peau d'un acteur* de Simon Callow (éditions Espaces 34), en présentera, lundi 16 mars à 15 h 15, une lecture d'extraits au Salon du Livre, stand R63. Les lecteurs seront Suzy Rambaud, Sarah Vermande, Caroline Victoria, Olivier Guilbert et Stéphane Szestak.

## La Lucarne des Écrivains

présente



Sans titre, 2009, gravure sur papier, 26 cm x 38 cm.

## Robert Lobet

CHEMINS DE  
COULEURS

du 16 mars au 4 avril

vernissage  
samedi 21 mars

Chaque peinture ou gravure est un lieu de passage où l'architecture est souvent présente.

Les formes allongées offrent des ouvertures vers des paysages de signes, des souvenirs de voyages et de lointains déserts, ou des piles de livres.

ROBERT LOBET, peintre, graveur et éditeur de livres d'artiste, installé dans les garrigues du midi, saisit dans ses images une certaine vision poétique du monde, comme dans une bibliothèque imaginaire, espace de connaissance et de paix, de découvertes aussi.



## Patrick Le Divenah

MOTS, MOBILES ET  
SILHOUETTES

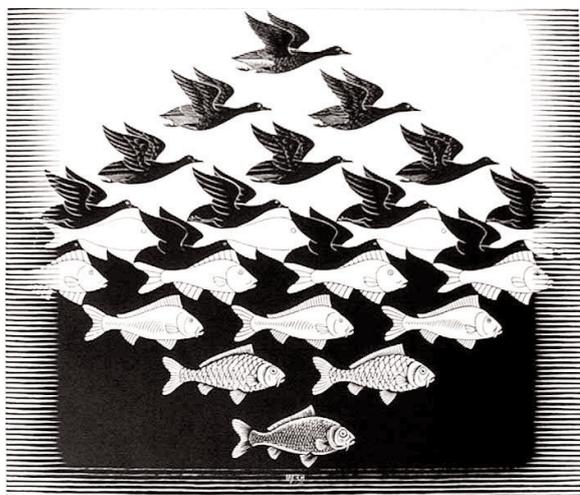
du 6 au 18 avril

vernissage  
mardi 7 avril

# Le ciel dans l'eau

par Yves REYNAUD

Escher,  
*Ciel et eau*  
1938



« QUAND ON REGARDE le ciel dans l'eau, on voit les poissons dans les arbres. » Ça pose question, une phrase comme ça !

Encore faut-il qu'il y ait de l'eau ; encore faut-il qu'il y ait des poissons dans l'eau ; encore faut-il qu'il y ait des arbres au bord de l'eau ; encore faut-il qu'il y ait un ciel au-dessus de l'eau et des arbres ; encore faut-il qu'il y ait quelqu'un pour les regarder.

Si l'on parvient à réunir toutes ces conditions, on peut enfin se poser la question : que signifie la phrase « Quand on regarde le ciel dans l'eau, on voit les poissons dans les arbres » ?

Fermez les yeux. Imaginez que vous êtes au bord d'une rivière poissonneuse, bordée d'arbres, sous un grand ciel bleu piqueté de petits nuages pommelés. Pour votre regard, les

différents niveaux se confondent. Le ciel, les arbres et les poissons ne forment plus qu'une seule image dans le miroir de l'eau. Et vous voyez les poissons nager entre les reflets des branches d'arbres, au milieu des petits nuages pommelés.

Et alors, me direz vous ?

Alors, il faut se rendre compte que nos perceptions nous maintiennent dans l'erreur. Nos sens sont infirmes. Nous ne voyons pas ce qui est, nous voyons ce que nous voulons voir, ce que nous sommes éduqués à voir.

Vous croyez qu'il y a encore de l'eau, des arbres, des poissons et des ciels bleus.

En êtes-vous bien sûrs ?

Si le monde était déjà mort, vos yeux s'en rendraient-ils compte ?

BULLETIN D'ABONNEMENT à retourner à :  
Jacques Cassabois (La Lucarne des Écrivains) 28, av. des Châtaigniers  
77140 Moncourt-Fromonville.

nom..... prénom.....  
adresse.....  
ville..... code postal .....  
courriel .....  
tél.....

- Je m'abonne pour un an à la *Gazette*, soit 25 €.  
 Je suis adhérent de l'association et m'acquiesce de ma cotisation annuelle, qui comprend l'abonnement à la *Gazette*, soit 30 €.  
Ci-joint un chèque de..... libellé à l'ordre de La Lucarne des Écrivains.

## À LA LIBRAIRIE

### calendrier

Ven. 20 mars, « Ceux qui ont dit non » (Hugo, Schoelcher, V. Jara, Simone Weil, G<sup>al</sup> de Bollardière) avec M. SZAC, G. DHÔTEL, B. DOUCEY, J. MAGANA, M. POBLETE et C. GLORION.

Sam. 21 mars, soirée poétique avec Jaleh CHÉGENI et l'éditeur peintre Robert LOBET qui présentera son travail d'édition (*La Margeride*).

Mer. 25 mars, soirée camerounaise autour de Mongo Beti, en présence de sa veuve, Odile BIYIDI-AWALA.

Jeu. 26 mars, soirée Poésie tunisienne avec les éd. Al Manar : Amina SAÏD pour *Tombeau pour sept frères* et Tahar BEKRI pour *Les dits du fleuve*.

Ven. 27 mars, Jeune Littérature féminine avec M.-C. SIFFERT, A. SAVELLI et M. BRÉNON.

Jeu. 2 avril, Déclarons la poésie d'utilité publique, soirée présentée par Maram AL-MASRI, avec l'éditeur, trad. et poète Francis COMBES (*Le Temps des cerises*).

Ven. 3 avril, soirée poétique autour de l'œuvre d'Alain Borne (1915-1962), présentée par Philippe BIGET.

Sam. 4 avril, soirée Contes avec Éric COGET et Françoise VIGLAT.

Mar. 7 avril, présentation du roman de Patrick LE DIVENAH *L'Ar(r)ête*, et animation slam/scène poétique, avec le slameur TSUNAMI.

Mer. 8 avril, soirée Mémoires enfantines avec Anne de RANCOURT pour *Un mètre quatre*, et Valérie de DARAN, traductrice de *Murs de papier* de Hanno Millesi, en présence de ses éditeurs.

Ven. 10 avril, Présence d'Eugène Guillevic, pour l'ensemble de son œuvre, avec sa veuve, Marianne AURICOSTE.

Sam. 11 avril, soirée Théâtre et poésie avec les éd. Xérographe et leurs auteurs M. BEURTON, J.-C. COUCOUROUX, R. NIVARO et C. MONGIN, en présence de l'éditrice, P. DESMAZIÈRES.

Mer. 15 avril, soirée Vive la *Gazette* avec quelques-uns de ses auteurs et sa compositrice.

Toutes les soirées sont à 19 h 30.

### expositions

Du 16 mars au 4 avril, Robert LOBET, Chemins de couleurs. Vernissage sam. 21 mars à partir de 15 h.

Du 6 au 18 avril, Patrick LE DIVENAH, Mots, mobiles et silhouettes. Vernissage mar. 7 avril à 17 h.

### *La Gazette de la Lucarne*

rédaction et administration  
32 av. de Flandre, 75019 Paris  
maître de menus plaisirs : Armel Louis  
ancêtre délégué : Jordan Le Nolain  
illustrateur : Jean-Jacques Grand  
fée rédactionnelle : Gisèle Joly  
lalucarnedesecrivains@alicepro.fr